

Nathalie Bulle « Le naturalisme et la formation de la conscience moderne. Le cas de Freud » Communication au colloque *Le naturalisme dans les sciences sociales* Université de Strasbourg, mai 2010.

Nathalie Bulle (2011), « Le naturalisme et la formation de la conscience moderne. Le cas de Freud », in G.Bronner, R.Sauvayre, *Le naturalisme dans les sciences sociales*, Paris, Hermann, p.43-64.

## *Le naturalisme et la formation de la conscience moderne*

### *Le cas de Freud<sup>1</sup>*

L'œuvre de Darwin plus que toute autre a marqué, au sein de l'analyse du vivant, l'avènement de l'ère de la science, et a représenté pour la pensée scientifique à la fois un modèle de pureté conceptuelle et un catalyseur d'idées. Néanmoins son succès se double d'un rôle politico-culturel qu'elle joue, et plus généralement que le naturalisme joue dans la pensée en sciences humaines. Il est significatif, à cet égard, que les objections portées à la théorie darwinienne soulèvent des passions dans le milieu des biologistes mêmes, et qu'elles soient immédiatement imputées à une antipathie fondamentale avec la doctrine évolutionniste qu'inspireraient des convictions religieuses, voire un créationnisme irrationnel et fondamentaliste<sup>2</sup>. Le manichéisme rhétorique qui oppose les approches naturalistes aux formes d'interprétation religieuses ou métaphysiques révèle un enjeu qui n'est pas uniquement scientifique. Il évince la discussion des prémisses théoriques. Pour lever toute ambiguïté à ce sujet, il est nécessaire de distinguer un naturalisme ontologique, pour qui l'homme est issu d'une évolution naturelle au même titre que les autres éléments de la nature, d'un naturalisme constitutif qui élabore ses schèmes explicatifs de la vie humaine et sociale à partir de modèles issus de la biologie et de l'évolutionnisme. Le naturalisme constitutif considère l'évolution d'un point de vue continuïste. Il extrapole les modes de développement des formes élémentaires de la vie aux modes de développement de ses formes supérieures. Il ne conçoit, au sujet de l'esprit humain, aucune rupture qualitative introduite par le langage articulé et la pensée rationnelle, aucune économie spécifique du développement intellectuel

---

<sup>1</sup> Ce chapitre constitue un extrait d'un article traitant non seulement du cas de Freud, mais aussi de Bourdieu, Marx, Spencer, Bakdwin et Piaget : N.Bulle (2011), « Naturalism as a political-cultural enterprise », *Classical Sociology*, à paraître.

<sup>2</sup> R.Chauvin, *Le darwinisme ou la fin d'un mythe*, Paris, éditions du Rocher, 1997.

humain associée aux modes de transmission culturelle. Ce type de naturalisme est l'objet de la présente enquête.

Le naturalisme constitutif suit deux voies distinctes suivant l'héritage de l'homme qu'il met en valeur, celui issu de la lutte animale pour la vie, ou celui issu de la lutte entre groupes humains aux origines de la vie sociale. Suivant la première voie, le naturalisme rend compte de la face sombre des motifs humains masquée par les fins conscientes. Les valeurs socialement construites occultent le jeu des forces primitives et trompent l'homme sur sa nature propre, falsifient ses liens à la religion, à la morale, à la culture etc. Un Sigmund Freud et plus récemment un Pierre Bourdieu ont argumenté en ce sens avec le succès que l'on sait. Ainsi, déclare Bourdieu, « aux trois 'blessures narcissiques' qu'évoquait Freud, à celles qui ont été infligées à l'humanité par Copernic, Darwin et Freud lui-même, il faut ajouter celle que la sociologie nous fait souffrir »<sup>3</sup>, en dévoilant les ressorts cachés de l'action sociale. Mais le naturalisme intéresse la sociologie par une seconde voie. A la lutte animale pour la vie s'est substituée pour l'homme une lutte entre groupes. La coopération a été pour lui un facteur de survie et un vecteur de développement, faisant de lui un être naturellement social. Au sens biologique, la société est son environnement. L'évolutionnisme permet alors de substituer au perfectionnisme individuel issu d'un lien personnel à la transcendance tombant en désuétude, un perfectionnisme collectif associant la personnalité humaine aux circonstances sociales de son développement. Cette voie inspire les idéaux progressistes en pédagogie, dont l'héritage intellectuel passe par les œuvres de Herbert Spencer, James Mark Baldwin et Jean Piaget.

Marx se situe entre ces deux voies et plus proche de la seconde, même s'il n'utilise pas les outils conceptuels du naturalisme. L'idée d'antagonisme des classes évoque la lutte darwinienne pour la vie, mais cet antagonisme ne constitue pas l'horizon de la doctrine

---

<sup>3</sup> Cf.P.Bourdieu, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil, 1992, p.108.

marxienne tendue qu'elle est vers la réalisation des circonstances idéales d'où émergera l'homme total de la société communiste.

Le naturalisme dans les sciences sociales, en devenant constitutif, tend à accréditer un principe unique du développement social et humain. Or, comme on a pu le dire à propos de la théorie évolutionniste, tout système de philosophie est un monisme, la recherche d'un principe unique de l'univers. Inversement, car la proposition est réversible, tout monisme est un système de philosophie<sup>4</sup>. Le comble du naturalisme constitutif est, dans cette voie, d'élaborer un système philosophique sur la base même de l'investigation scientifique.

Précisons que notre but n'est pas de proposer ici une critique de la théorie freudienne en particulier, ce qui n'aurait guère de sens dans le cadre présent, ni d'en discuter l'intérêt et les apports. Il est de montrer à partir de cet exemple important comment le naturalisme a servi en sciences humaine sociales la construction inavouée de systèmes philosophiques qui, usant de l'autorité de la science, ont mis la démarche scientifique au service d'une entreprise plus vaste de réforme des consciences.

## **Darwin et la conscience moderne**

### *Les origines de l'homme*

Pourquoi les théories transformistes qui ont précédé la théorie darwinienne, comme celle de Lamarck, ou les théories évolutionnistes contemporaines de la théorie darwinienne, comme celle de Spencer, n'ont-elles pas ébranlé les conceptions religieuses comme celle de

---

<sup>4</sup> E.Naville, « La doctrine de l'évolution comme système philosophique », *Revue Philosophique*, XX, 1885.) 576. Ce même auteur souligne que le mot *déterminisme*, alors étranger au vocabulaire officiel de la langue française, a été introduit dans la dernière édition du *Dictionnaire de L'Académie* en 1877, ce fait signalant l'importance croissante de l'idée que ce mot désigne, sinon dans les écoles de philosophie, où cette importance a toujours été considérable, du moins dans les préoccupations du public lettré en général. Le *Dictionnaire de L'Académie* définit ainsi le terme: « DETERMINISME, système de « philosophie qui admet l'influence irrésistible de motifs. » Que les motifs soient conçus comme des impulsions mécaniques, ce qui est la conception imposée au matérialisme, ou qu'ils soient conçus comme des influences de l'ordre logique, la liberté est niée dans un cas comme dans l'autre.

Darwin ?<sup>5</sup> Que se passe-t-il avec la théorie darwinienne, pourquoi est-elle évoquée pour signifier une blessure fondamentale infligée à l'humanité ? La réponse à la question est donnée par Darwin lui-même qui exprime sa difficulté à imaginer un Dieu bon qui ait créé les cruautés affreuses de la nature. Par exemple les ichneumons qui pondent à l'intérieur des chenilles une larve qui les dévorera vivantes. Le carnage de la nature, s'il s'accorde difficilement avec la représentation d'un Dieu bienveillant, s'accorde en revanche bien avec la théorie de la sélection naturelle. Notre compréhension ne peut que se révolter, écrit à ce sujet Darwin, car quel avantage pourrait bien servir la souffrance des espèces inférieures depuis la nuit des temps ? L'explication est toute entière dans la cause efficiente qu'il a découverte, la variation et la sélection naturelle. La mort du Créateur est certifiée par la nature de la créature, non tant par la réalité de sa nature biologique, mais morale, celle de ses instincts profonds. Ce sont les modalités invoquées pour l'évolution qui sont en cause : la violence, la lutte de tous contre tous, l'utilitarisme biologique. Des conclusions de *L'Origine des espèces* à celles de *La descendance de l'homme*, la mise en cause du Créateur, à travers la créature, apparaît clairement. Darwin concluait *L'Origine des espèces* avec des accents émus : « N'y a-t-il pas une véritable grandeur dans cette manière d'envisager la vie, avec ses puissances diverses attribuées primitivement par le Créateur à un petit nombre de formes, ou même à une seule ? »<sup>6</sup> et avouait, au final de *La Descendance*, qu'il serait immédiatement préférable de descendre de cet « héroïque petit singe, bravant ses ennemis redoutés, pour sauver la vie de son gardien, ou de ce vieux babouin, descendant des montagnes en soustrayant triomphalement son jeune camarade à une horde de chiens stupéfaits, que d'un sauvage qui se complait à torturer ses ennemis, offre des sacrifices sanglants, pratique l'infanticide sans remords, traite ses femmes comme des esclaves et est hanté par les superstitions les plus

---

<sup>5</sup> Spencer, tout comme Darwin, admettait l'existence de dimensions de l'existence insaisissables par l'esprit humain. Selon Spencer, l'homme devait convenir de l'existence d'un inconnaissable inconcevable par lui ; science et religion étaient appelées, à être conciliées, en constituant deux pôles complémentaires de la pensée.

<sup>6</sup> C.Darwin (1859), *L'origine des espèces*, Paris, Flammarion, 1992, p.548.

grossières.<sup>7</sup> Ce n'est pas la descendance de l'animal qui met l'homme le plus en cause, mais ce qu'elle révèle de lui qui disqualifie le créateur à travers la nature de la créature.

L'ère moderne à proprement parler apparaît celle d'une décentration collective, celle de l'accès à la conscience d'elle-même de l'humanité. Cette décentration a été appelée de ses vœux par Hegel comme en témoigne la célèbre dialectique du maître et de l'esclave. Dans son cheminement vers la libération, l'esclave connaît la conscience malheureuse: l'imagination d'un maître transcendant. L'homme est aliéné, comme l'esclave de Hegel reste en-deça de la vie jusqu'au moment où il prend conscience de cet état, accepte l'idée de sa mort, c'est-à-dire la mort de Dieu.

#### *Le progrès comme substitut du religieux*

L'idée de progrès traverse l'œuvre de Darwin, en contradiction avec un de ses apports scientifiques majeurs qui l'a placé en position de rupture avec les théories transformistes prédarwiniennes. Elle apparaît dans le slogan même qui a consacré le devenir de l'œuvre du naturaliste « the survival of the fittest », « la survie des mieux adaptés ».

La vision d'un progrès naturel est exprimée en conclusion du chapitre III de *L'Origine des espèces* par l'idée que ce sont les êtres vigoureux, sains et heureux qui survivent et se multiplient. Une telle affirmation suggère que les individus qui, à long terme, survivent doivent être considérés comme les mieux adaptés et cette suggestion est explicite dans l'expression que Darwin a empruntée à Spencer « the survival of the fittest ». Or à proprement parler, une théorie de la sélection naturelle suppose seulement que les individus ou les espèces adaptés à la survie et à la reproduction dans des conditions environnementales spécifiques devraient effectivement survivre et transmettre leurs caractères aux générations subséquentes. En d'autres termes le principe de la sélection naturelle ne doit pas être interprété de manière positive, mais négative, au sens où il requiert seulement qu'aucun trait caractéristique des

---

<sup>7</sup> C.Darwin [1871] *The descent of man*, London: John Murray. (p.642-643 à vérifier)

individus d'une espèce n'ait des conséquences interférant avec la survie ou la reproduction des individus de l'espèce en cause. En particulier, la sélection naturelle permet d'expliquer la survie de ceux qui sont comparativement mieux adaptés à des conditions déterminées. L'utilisation du superlatif a tendu à suggérer que ceux qui survivaient étaient non seulement comparativement meilleurs, mais aussi, d'une certaine manière, qu'ils étaient idéalement adaptés pour la survie. Or Darwin n'est pas explicite sur ce point. La raison est que son but dans *L'Origine des espèces* n'était pas limité à l'analyse des causes du transformisme, un tel intérêt venait lui-même d'un intérêt plus fondamental attaché à l'histoire de la vie sur terre. Il ne fait aucun doute que Darwin associait l'évolution au progrès. La nature, à travers la survie des plus adaptés, faisait émerger progressivement des formes supérieures de vie. Si l'on examine les endroits dans lesquels Darwin parle en des termes qui associent les concepts d'évolution et de progrès, ils n'apparaissent pas lorsqu'il offre une explication théorique de la façon dont les nouvelles espèces se sont développées, mais ils sont contenus dans les passages où il parle de l'histoire générale de la vie sur terre. Dans ces passages, l'attitude évaluative de Darwin présente deux aspects contrastés : le regret et même le dégoût des moyens de l'évolution et de ses coûts et en même temps la célébration de la direction des changements. C'est le résultat direct de cette guerre de la nature se traduisant par la famine et par la mort, qui est selon lui le fait le plus admirable que nous puissions concevoir, à savoir la production des animaux supérieurs. « *Une quantité infinie de belles et admirables formes, sorties d'un commencement si simple, n'ont pas cessé de se développer et se développent encore!* »<sup>8</sup> Néanmoins Darwin, tout en tenant le progrès pour une conséquence des lois de la nature, rejetait l'idée de sa nécessité, ainsi écrit-il dans *L'Origine des espèces* : « *La sélection des espèces, ou la survie des plus adaptés, n'inclut pas nécessairement le développement progressif- elle tire seulement avantage des variations qui*

---

<sup>8</sup> C.Darwin (1859), *L'origine des espèces*, Paris, Flammarion, 1992, p.548.

*apparaissent et qui sont bénéfiques à chaque créature dans ses conditions de vie* ». Autrement dit, la sélection est toujours relative à un environnement particulier. Mais tout se passe comme si Darwin était engagé à croire que le schéma général du développement évolutif devait être le progrès. Cela ne pouvait être un processus rétrograde ou indifférent du point de vue moral – or tout dans la nature, pour Darwin<sup>9</sup>, est la conséquence de lois fixes.

Pour comprendre l'évolution humaine à partir d'ancêtres infra-humains, la théorie darwinienne ouvrait de multiples voies à la psychologie et à l'anthropologie notamment. Cette évolution de l'infra-humain à l'humain sous-tendait par elle-même la notion de progrès. Mais son extrapolation à l'évolution sociale depuis la nuit des temps dépasse le champ de la démarche scientifique. Une réflexion de Pierre Janet éclaire le rôle joué par l'idéologie d'un progrès moral et social inscrit dans les lois de la vie qui imprègne tout le 19<sup>e</sup> siècle. Le philosophe, cherchant des substituts à la religion, en envisage en effet deux : « *Le premier, pense-t-il, est peut-être appelé à contribuer plus que tout autre à surpasser la religion : il s'agit de la psychothérapie scientifique, qui cherche à traiter scientifiquement ces états de l'esprit dont la religion est le remède populaire, souverain, mais imparfait. Un autre substitut serait le culte du progrès.* ». Ce progrès n'était pas purement économique ou technique et dépassait les dimensions intellectuelles et sociales pour rejoindre l'idée qu'en proposait Guyau, le philosophe du 19<sup>e</sup> siècle que le philosophe admirait tout particulièrement : « *Avoir confiance en nous-mêmes et en l'univers.* »<sup>10</sup>

---

<sup>9</sup> Darwin, aurait évolué du théisme à l'agnosticisme de manière progressive. En 1844, c'est-à-dire quinze avant la publication de *L'Origine des espèces*, il confessait à son ami Joseph Hooker: «*Je suis presque convaincu (à l'inverse de l'opinion dont je suis parti) que les espèces ne sont pas (c'est comme confesser un meurtre), souligne-t-il, immuables.*» Le meurtre confessé par Darwin est assez probablement celui de Dieu, du Dieu créateur de chaque espèce. Néanmoins l'hypothèse du transformisme qui dévoilait la faille du créationnisme, devant la nécessité des créatures vivantes de s'être adaptées à un environnement évolutif, avait été formulée plus de quatre décennies plus tôt par Lamarck dont les travaux représentèrent une source d'inspiration pour Darwin. Le naturaliste répugne à dévoiler ce qu'il appelle son matérialisme. Mais il a bien conscience que Dieu est inutile à son système et il avoue en 1863: «*J'ai longuement regretté de m'être aplati devant l'opinion publique et de m'être servi du terme biblique de 'création', en fait je voulais parler d'une 'apparition' due à un processus totalement inconnu.*» Cité par Y.Christen, *Le grand affrontement Marx et Darwin*, Albin Michel, 1981, p.19.

<sup>10</sup> Cf. Henri F. Ellenberger (1970), *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994, p.425.

## Freud

### *La mission historico-culturelle*

Carl Jung intitulait en 1932 un article sur la théorie freudienne : « Freud. Un phénomène historico-culturel »<sup>11</sup>. On sait que Jung a tout d'abord été un proche collaborateur et disciple de Freud, puis s'en est détaché pour la raison majeure dont témoigne l'article: le dogmatisme interprétatif de Freud, qui s'exprime dans le rôle attribué au trauma sexuel dans l'étiologie des névroses. Ainsi Jung raconte dans son autobiographie qu'il a encore un vif souvenir de Freud lui disant : « *Mon cher Jung, promettez-moi de ne jamais abandonner la théorie sexuelle. C'est le plus essentiel ! Voyez-vous, nous devons en faire un dogme, un bastion inébranlable.* » Freud lui dit cela avec passion, écrit Jung, sur le ton d'un père disant: « *Promets-moi une chose, mon cher fils : va tous les dimanches à l'église !* » Jung étonné, lui demande : « *Un bastion- contre quoi ?* » et Freud de répondre : « *Contre le flot de vase noire...de l'occultisme !* » Les idées de « bastion » et de « dogme » sont inquiétantes, observe Jung, le dogme traduisant une profession de foi indiscutable « *on ne l'impose que là où l'on veut une fois pour toutes écraser un doute. Cela n'a plus rien d'un jugement scientifique, mais relève uniquement d'une volonté personnelle de puissance. Ce choc frappa au cœur notre amitié. Je savais que je ne pourrais jamais faire mienne cette position. Freud semblait entendre par 'occultisme' à peu près tout ce que la philosophie et la religion – ainsi que la parapsychologie qui naissait vers cette époque –pouvaient dire de l'âme. Pour moi, la théorie sexuelle était tout aussi 'occulte'- c'est-à-dire non démontrée, simple hypothèse possible, comme bien d'autres conceptions spéculatives. Une vérité scientifique était pour moi une hypothèse momentanément satisfaisante, mais non un article de foi éternellement valable.*»<sup>12</sup>

Jung évoque les nombreux cas de névroses qu'il lui a été donné d'observer dans lesquels la

---

<sup>11</sup> C.G.Jung, *Problèmes de l'âme moderne*, Buchet/Chastel, 1960, chap.XV « Freud. Un phénomène historico-culturel ».

<sup>12</sup> C.G.Jung (1961), « *Ma vie* ». *Souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1973, p.177-8.

sexualité ne jouait qu'un rôle secondaire, alors que d'autres facteurs y occupaient la première place, difficultés d'adaptation sociale, ou circonstances tragiques de la vie, etc. Devant de tels cas Freud, écrit Jung, ne voulait admettre, comme cause, aucun autre facteur que la sexualité<sup>13</sup>. Aussi Jung voit-il dans le réductionnisme interprétatif de la théorie freudienne l'action d'un motif premier échappant à l'éthos scientifique. Ce motif, Jung ne l'attribue pas à un travail conscient. Il l'attribue à un rôle social que Freud aurait joué inconsciemment. Le psychologue suisse montre à ce sujet combien la doctrine du refoulement de la sexualité s'inscrit dans un contexte historico-culturel défini. Les idées de Freud auraient accompli une fonction psychanalytique à l'égard d'une société bourgeoise dépeinte comme hypocrite, mièvrément morale, artificiellement religieuse. Cette thèse est brillante qui fait de Freud le grand psychanalyste latent d'une société toute entière, celle de la fin de l'ère victorienne, par ses interprétations « scandaleuses » des valeurs et sentiments tenus pour les plus élevés.

Examinons tout d'abord l'idée de la domination de la tâche historico-culturelle sur le travail du savant, en nous demandant si les cadres intellectuels à partir desquels Freud a développé ses vues propres, et si les phénomènes qu'il lui était donné d'observer, justifiaient éventuellement l'universalité prêtée par lui à la théorie sexuelle.

Tout d'abord, en mettant en évidence l'importance du traumatisme dans l'étiologie de la névrose, Freud rompait avec les théories de Charcot faisant du trauma seulement une cause catalysatrice, révélant des prédispositions héréditaires. Mais, à partir de là, pourquoi Freud centra-t-il son modèle explicatif sur le trauma sexuel ? Les raisons sont-elles empiriques, compte tenu des cas recensés par lui, comme paraît le confirmer Breuer dans un article commun ? Ce type d'induction reste aventureux et provisoire. Les raisons renvoient-elles aussi à dispositions intellectuelles ? Cette deuxième hypothèse est corroborée par l'idée de l'époque suivant laquelle les traumatismes sexuels suscitent des souvenirs susceptibles de

---

<sup>13</sup> C.G.Jung (1961), « *Ma vie* », p.174.

libérer des affects supérieurs à ceux de l'évènement lui-même<sup>14</sup>. Cependant ces deux hypothèses ne suffisent pas à justifier la systématisme du lien développé par Freud entre les pathologies mentales et les traumas ou pratiques de nature sexuelle. Mais il faut leur adjoindre un autre facteur dispositionnel important et sans aucun doute capital, la fascination exercée sur lui par la théorie de l'évolution. Ainsi écrit-il en 1925, dans les premières pages de son autobiographie « *La doctrine de Darwin, qui était alors d'actualité, exerçait sur moi un attrait puissant, parce qu'elle promettait une extraordinaire avancée dans la compréhension du monde* »<sup>15</sup>. On peut avancer que cette découverte des fondements de la condition humaine a conduit Freud à espérer trouver à travers elle la « clé » du mystère de l'inconscient, agressivité et sexualité jouant un rôle central dans l'histoire de la lutte pour la vie. Mais d'un point de vue scientifique, l'ensemble de ces facteurs devaient inspirer au mieux à Freud des conjectures. Or la théorie sexuelle présente, dans la doctrine freudienne, deux caractères significatifs : elle est systématique et elle est hermétique aux contre-exemples. Autrement dit, il s'agit d'un point de doctrine regardé comme une vérité incontestable, ainsi définit-on, commente Jung à ce sujet, un dogme. Le dogmatisme doctrinal fait pendant, en matière scientifique, aux principes tenus pour sacrés par la pensée religieuse. Or si l'on prétend qu'une chose est sacrée, pensait Freud, c'est que l'on soupçonne fortement qu'il y a quelque chose de très impie à dissimuler.<sup>16</sup>

#### *Systématisme doctrinale*

L'interprétation freudienne opère un renversement interprétatif entre la moralité consciente des individus et l'amoralité des pulsions qu'elle est censée recouvrir. La maladie est le prix payé par le psychisme pour résoudre un conflit interne. Cette idée générale permet de soupçonner, à travers la névrose, des pulsions d'autant plus inavouables à la conscience que les individus adhèrent à des préceptes moraux plus stricts. Le chemin est donc direct, qui des

---

<sup>14</sup> cf. Ola Andersson, *Freud avant Freud*, Paris : Empêcheurs de penser en rond, 1997.

<sup>15</sup> S.Freud (1925), *S.Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1984, p.16.

<sup>16</sup> Cf. Jung, *Problèmes*, p.399-400.

troubles psychiques de l'individu conduit aux pulsions sexuelles et agressives. Selon Freud, les symptômes des névroses sont *essentiellement* des substituts de satisfaction de désirs sexuels non exaucés<sup>17</sup>. Lorsqu'une pulsion instinctive est refoulée, ses éléments libidinaux se transforment en symptômes, ses éléments agressifs en sentiments de culpabilité. Par exemple, le souhait de mort formulé contre une personne aimée est remplacé par la crainte de voir cette personne mourir. En faisant preuve d'un tendre altruisme, la névrose ne ferait que compenser l'attitude opposée qui est à sa base et qui est celle d'un brutal égoïsme.<sup>18</sup> Chacun de ces hommes se piquant d'une moralité supérieure, explique Freud, a connu dans son enfance une période de méchanceté, une phase de perversion, préparatoire et annonciatrice de la phase surmorale ultérieure. Dans *Malaise dans la civilisation*<sup>19</sup> Freud résume ce que la psychanalyse nous apprend de la nature humaine en écrivant que l'homme n'est point un « être débonnaire, au cœur assoiffé d'amour », mais un être au contraire, qui porte au compte de ses données instinctives une bonne somme d'agressivité, et qui est tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, en exploitant son travail sans dédommagements, en utilisant sexuellement sans son consentement, en s'appropriant ses biens, en l'humiliant, en lui infligeant des souffrances, en le martyrisant et en le tuant.<sup>20</sup> L'idéal imposé d'aimer son prochain comme soi-même verrait sa justification véritable précisément dans le fait que rien *n'est plus contraire* à la nature humaine primitive.<sup>21</sup> Il n'y a pas de faculté naturelle, intuitive qui pourrait s'expliquer par le fait que le mal soit une menace pour la survie du Moi car au contraire, il représente ce qui est souhaitable et lui procure du plaisir.<sup>22</sup> L'un des retournements les plus célèbres opéré par Freud est celui qui a consisté à transformer l'image épurée de l'enfance en y introduisant la sexualité. Cette démystification de l'enfance venait

---

<sup>17</sup> Freud (1929), *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1981. Malaise, p.99.

<sup>18</sup> S.Freud (1923), *Totem et tabou*, Paris : Payot 2001

<sup>19</sup> S.Freud (1929), p.225.

<sup>20</sup> S.Freud, *Malaise* p.64.

<sup>21</sup> S. Freud, *Malaise*, P.66.

<sup>22</sup> S.Freud, *Malaise*, p.80.

contrer ce que Freud tient pour l'un des préjugés les plus forts de l'humanité, celui de son innocence<sup>23</sup>.

Le renversement du sublime vers l'odieux est opéré de manière quasi absolue dans l'approche psychanalytique de l'art. Une critique éclairée en a été proposée dès 1925 par le psychologue russe Lev Vygotski dans sa belle thèse sur la psychologie de l'art.<sup>24</sup> Freud explique, dans *Le Créateur littéraire et la fantaisie*, que les fantaisies, création poétique, comme rêve, sont engendrées par des désirs insatisfaits et en visent l'assouvissement. S'ils sont occultés, c'est que ce sont des désirs « dont nous avons honte et que nous devons nous cacher à nous-mêmes, qui justement pour cette raison ont été refoulés, poussés dans l'inconscient ». Les psychanalistes affirment avec grand sérieux, remarque Vygotski qui ne comprend pas leur inclination à ramener toutes les pulsions à une seule, « que si Shakespeare et Dostoïevski ne sont pas devenus criminels, c'est parce qu'ils ont représenté des meurtres dans leurs œuvres et qu'ainsi ils se sont libérés de leurs penchants criminels ». Les artistes, selon Otto Rank appartiendraient « aux pionniers de l'humanité dans le combat pour dompter et ennoblir des pulsions sexuelles anticulturelles »<sup>25</sup>. Les applications pratiques de la psychanalyse révèlent, selon Vygotski, la stérilité de l'approche du point de vue de la psychologie sociale. Au sujet de l'étude sur Léonard de Vinci, le psychologue russe observe que Freud cherche à déduire tout le destin du grand homme, et toute son œuvre, des principales expériences enfantines qu'il a vécues dans les toutes premières années de sa vie, affirmant vouloir montrer de quelle manière l'activité artistique remonte aux pulsions psychiques originaires, et au terme de l'étude, reconnaît ne pas surestimer la 'certitude' de ses résultats. Jung cite de son côté cette étude de Freud sur Léonard de Vinci comme confirmant que la mission sociale latente de Freud a été accomplie au prix de l'exactitude scientifique.

---

<sup>23</sup> S.Freud (1925), *S.Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1984, p.56.

<sup>24</sup> L.Vygotski (1925), *Psychologie de l'art*, chapitre IV, « L'art et la psychanalyse », Paris, La Dispute, 2005.103-124.

<sup>25</sup> Cité par L.Vygotski, *Psychologie de l'art*, p.115.

### *Fermeture aux éléments falsificateurs*

Freud n'accepte aucune atteinte à l'intégrité de sa théorie, même lorsque les faits et les développements scientifiques parlent contre elle. Un premier exemple est la difficile extrapolation des interprétations freudiennes à des sociétés différentes, la névrose étant présente chez des peuples et des individus qui n'ont aucun problème du point de vue des préceptes et interdits émanant de la vie sociale que Freud évoque. Jung souligne à cet égard combien le rôle joué par le cadre socioculturel victorien dans la théorie des névroses met à défaut la scientificité de la théorie<sup>26</sup>. Evoquons aussi le cas des névroses de guerre qui apportèrent de l'eau au moulin des adversaires de Freud y voyant un démenti aux hypothèses de la psychanalyse, les facteurs sexuels n'étant pas seuls responsables des affections névrotiques. Seulement, d'après Freud, « *c'était là un triomphe frivole et prématuré* » : aucune analyse approfondie d'un cas de névrose de guerre n'ayant été menée à terme, on ne pouvait conjecturer quant à leurs motivations et tirer des conclusions.<sup>27</sup>

### *La religion en ligne de mire*

Quand Freud s'aperçoit que ses patients inventent leurs expériences traumatiques infantiles, il fait appel à l'hérédité pour expliquer la névrose : l'hérédité de l'espèce. Il ne se départit pas de l'unilatéralité de l'interprétation, quitte à passer du traumatisme individuel au traumatisme collectif supposé participer du développement individuel par récapitulation du développement de l'espèce<sup>28</sup>. Ainsi explique-t-il l'origine phylogénétique du complexe d'Œdipe à partir de l'analyse du totémisme. Son interprétation se fonde sur un rapprochement des deux tabous réglementant le totémisme : « ne pas tuer le totem » et « ne pas avoir de rapports sexuels avec les femmes du même clan totémique », avec les deux contenus du

---

<sup>26</sup> M.Young, *Problèmes*, p.404.

<sup>27</sup> S.Freud (1925), *S.Freud présenté par lui-même*, Paris, Gallimard, 1984, p.92.

<sup>28</sup> D'après la théorie dite de la récapitulation. Il s'agit d'une extrapolation que l'on trouve par exemple chez Spencer de la loi biogénétique inventée par Haeckel au développement du psychisme humain, suivant laquelle l'ontogénèse, le développement de l'organisme individuel, récapitule la phylogénèse, le développement de l'espèce.

complexe d'Œdipe : « tuer son père » et « épouser sa mère ». Freud s'appuie sur l'hypothèse de Darwin suivant laquelle les hommes vivaient à l'origine en hordes dont chacune se trouvait sous la domination d'un unique mâle fort, violent et jaloux. Il imagine alors le scénario suivant. Le père de la horde primitive a accaparé pour lui toutes les femmes, tué ou chassé tous les fils rivaux. Un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, car il s'agissait de primitifs cannibales, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. Sous l'effet du repentir, ils se sont liés en un clan de frères par les règlements du totémisme, qui devaient exclure le renouvellement d'une telle action, et ont renoncé globalement à la possession des femmes qui avaient été l'enjeu du meurtre du père. N'étant plus rivaux, ils ont appris à s'accorder. Ainsi l'organisation sociale de l'humanité fut-elle possible, impliquant restrictions morales et religieuses. Le scénario proposé par Freud ressemble à une fresque mythologique. Ajoutons qu'il est proposé en substitut du mythe du jardin d'Eden dans la Genèse, offrant une version inversée, infernale, de l'origine de l'humanité et, en quelque sorte, du péché originel. Jung ne compare-t-il pas Freud à un prophète de l'Ancien Testament, renversant de fausses idoles et étalant au grand jour, sans pitié, la corruption de l'âme contemporaine ? Cette fresque se veut un scénario social qui se serait répété suffisamment de fois pour être ensuite transmis héréditairement et appartenir au patrimoine génétique de l'humanité. Les restrictions morales, religieuses et sociales seraient à l'origine du conflit psychique illustré par le complexe d'Œdipe exprimant des pulsions instinctuelles issues de l'héritage génétique d'un scénario réel. Jusqu'à la fin de sa vie, Freud a cru fermement à la théorie lamarckienne de la transmission des caractères acquis. Quand il fut conscient de la non confirmation des hypothèses de cette théorie, il « postula » l'explication phylogénétique « pour des raisons psychologiques » rendant pour nous manifeste la circularité

de l'argumentation scientifique. Il mourut avant que la théorie de la recapitulation ne tombe tout à fait en désuétude.<sup>29</sup>

Ces éléments corroborent l'hypothèse suivant laquelle le noyau dogmatique de la théorie freudienne visait une réforme des consciences, dans une société aux prises notamment avec le refoulement de la sexualité. C'est la thèse développée par Jung et reprise ici. Le but scientifique, que Freud remet toujours au premier plan, servait une tâche culturelle aux dépens d'une véritable théorie. « *Aujourd'hui, écrit Jung, la voix de qui parle dans le désert doit prendre des accents scientifiques si elle veut toucher l'oreille des contemporains. On doit montrer au monde que c'est la science qui a conduit à tels résultats.* »<sup>30</sup> Freud n'avait-il pas conscience de la domination de cette mission historico-culturelle sur son œuvre scientifique ? C'est l'avis de Jung. La réponse à cette question dépasse le cadre de ce travail. Notons seulement que l'évolutionnisme inspire des modèles en sciences humaines fondés sur le postulat de lois naturelles qui confèrent de manière éventuellement trompeuse une systématique philosophique aux approches dont ils participent.

La psychanalyse a élargi le champ d'investigation de la psychologie en l'ouvrant à l'inconscient. Mais son application pratique, soulignait Vygotski, ne pourrait avoir de réelle utilité que si elle renonçait à certains péchés originels fondamentaux, si de pair avec l'inconscient elle prenait aussi en considération la conscience comme un facteur actif autonome et si, enfin, ayant renoncé au pansexualisme et au tout-infantile, elle englobait dans son champ d'investigation toute la vie humaine, et non pas ses seuls premiers et schématiques conflits.<sup>31</sup>

### **La formation de la conscience moderne**

---

<sup>29</sup> Cf. L. B. Ritvo, *Darwin's influence on Freud : a tale of two sciences*, New York, Library of Congress.

<sup>30</sup> M.Jung, *Problèmes*, p.402.

<sup>31</sup> L.Vygotski (1925), *Psychologie de l'art*.

L'expérience d'un ordre social destabilisé par les avancées économiques et sociales, les découvertes scientifiques, et le déclin du sentiment religieux, sollicitaient de la part des philosophes, faisant par ailleurs œuvre de savants, une quête des fondements spirituels et moraux de l'humanité moderne. Dans un tel contexte, le monisme interprétatif des approches élaborées par des penseurs de la société de premier plan, tel que Freud, fondé sur le caractère constitutif du naturalisme qui leur a servi d'arrière plan scientifique, a nourri obscurément un projet de rénovation des consciences. L'inversion des rapports perçus, transformant la petitesse en grandeur, l'agressivité en compassion, les relations de pouvoir en rapports d'affection etc. s'est fait l'instrument d'une guerre contre l'interprétation réaliste des construits sociaux, culturels et moraux. Suivant une autre voie dont on n'a pu amorcer l'exploration ici, les lois du perfectionnement de la vie ont été promues en substituts du rôle organisateur et moral de la religion, et ont alimenté la critique des institutions sociales enracinées dans un stade antérieur de l'évolution historique.

Deux versions de la nature de l'homme sont ainsi présentes, au cœur des sciences sociales, l'une évoquant les tout débuts de l'humanité révélant à travers son héritage génétique, son amoralité originare, l'autre au contraire révélant les progrès évolutionnaires de sa nature grâce à des processus adaptatifs participant de l'interdépendance entre l'individuel et le social. L'homme est, suivant ces deux versions complémentaires de sa réalité naturelle, doué de la faculté de mettre sa connaissance des lois de la vie au service du progrès social. Le progrès exige dès lors une réforme des consciences qu'alimente une critique plus ou moins radicale des institutions et organisations religieuses, culturelles, éducatives, économiques et politiques, etc. Le naturalisme que l'on a qualifié de constitutif est, suivant ces voies, l'instrument d'une entreprise politico-culturelle qui a traversé les sciences sociales lors de leurs développements premiers. Il peut être tenu comme l'obstacle le plus grand qui s'oppose

encore aujourd'hui à une appréhension juste de la réalité humaine, une appréhension qui puisse ouvrir l'accès au « généralement humain ».